

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De beaux appelés

Gérard Étienne, *Vous n'êtes pas seul*, Montréal, Balzac éditeur, 2001, 120 p., 17,95 \$.

Laurent Chabin, *L'âge d'or*, Montréal, Point de fuite, 2001, 218 p., 24, 95 \$.

François Canniccioni, *Le sourire de Laelia*, Chicoutimi, JCL, 2001, 200 p., 19,95 \$.

Marie-Hélène Poitras

Number 105, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37322ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poitras, M.-H. (2002). Review of [De beaux appelés / Gérard Étienne, *Vous n'êtes pas seul*, Montréal, Balzac éditeur, 2001, 120 p., 17,95 \$. / Laurent Chabin, *L'âge d'or*, Montréal, Point de fuite, 2001, 218 p., 24, 95 \$. / François Canniccioni, *Le sourire de Laelia*, Chicoutimi, JCL, 2001, 200 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 27–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Gérard Étienne, *Vous n'êtes pas seul*, Montréal, Balzac éditeur, 2001, 120 p., 17,95 \$.

Laurent Chabin, *L'âge d'or*, Montréal, Point de fuite, 2001, 218 p., 24,95 \$.

François Canniccioni, *Le sourire de Laelia*, Chicoutimi, JCL, 2001, 200 p., 19,95 \$.

De beaux appelés

Inviter un clochard chez soi, protéger son mari jusqu'à l'en rendre invisible, parcourir le ciel pour faire comme Saint-Ex... Quand trois personnages en quête de cause affrontent leur destinée.



ROMAN
Marie-Hélène Poitras

MONTREAL UN SOIR DE TEMPÊTE. Une poudre blanche qui s'abat sur la ville fait la vie dure aux clochards. Jacques se meurt sous le poids d'un passé trop lourd, les jambes gelées. Une femme entend son appel et lui ouvre sa porte, lui offre soupe, sofa et chaleur. Ils sont moins seuls, déjà, avant même le fracas de la rencontre par le verbe. Lentement, suivant la tempête, le corps de Jacques s'éveille, comme ses souvenirs, ses peines, sa douleur. Carmen trouve là un écho à sa détresse et l'échange débute entre une femme triste et un homme tourmenté, deux êtres blessés qui se parleront jusqu'à l'infini pour se dire, finalement, « Vous n'êtes pas seul ».

Vers l'autre

L'auteur, Gérard Étienne, convie son lecteur à une traversée des apparences vers des thèmes qui lui sont chers comme le racisme et le féminisme, par un homme noir apatride. Dans ce roman, qui prend la forme d'une conversation, il y a du bon et du raté. La trame trouve sa focalisation dans une narration extérieure qui finit par agacer le lecteur par sa

teinte moralisatrice, empreinte du jugement d'un être caché, mais trop présent à l'histoire. Avant que le clochard ouvre la bouche et que le roman révèle sa force, on s'ennuie. Des gens sérieux placent. Carmen fait face à l'énervement d'une amie qui croule sous les préjugés, une femme de mauvais conseil, à l'esprit étroit, dévoreuse de gigolos de surcroît ! Les personnages secondaires sont mal campés, comme si l'auteur n'avait pas réussi à les rendre vivants. Au réalisme méditatif de Jacques et de Carmen, Marie-France et son amant hystérique plaquent la caricature et le préjugé. Cela sonne faux et sabote le cours de l'histoire à plusieurs reprises.



Gérard Étienne

Une autre faille affaiblit la force latente de *Vous n'êtes pas seul* : le féminisme et le racisme sur lesquels se penche Gérard Étienne semblent n'avoir pas évolué depuis trente ans. Ainsi, bien que Carmen, comme les femmes de sa génération, ait choisi de vivre loin de la morale religieuse, « elle a toujours le sentiment de vivre dans une espèce de souillure ». Elle voudrait pouvoir « se laver aux yeux du Dieu qu'elle n'a jamais été capable de rejeter » (p. 57). De tels constats abondent et étonnent. Qu'ils se rapportent au féminisme ou au racisme, ils enlèvent de la crédibilité à des personnages évoluant dans un espace-temps où les discours ont changé.

Après le premier tiers du roman, Jacques sort de sa torpeur et la conversation prend enfin son envol. Le narrateur omniscient disparaît pour laisser place à un échange riche entre Jacques et Carmen. L'histoire change de ton. Un beau personnage émerge. Un errant, un exilé, un poète. La figure parfaite d'un homme déraciné, incarnant à lui seul toute la complexité de la question identitaire. On entre enfin dans l'écriture par le discours d'un homme qui vient dire « les ailes cassées des mots, l'envers de la réalité, la beauté convulsive des cauchemars » (p. 96).

Quand on n'a plus que ses os

Avec *L'âge d'or*, Laurent Chabin clôt une trilogie sur ledit troisième âge, entamée avec *Caveau de famille* et *Misère de chien*, tous deux parus chez Point de fuite en 2000. Dans les univers de Chabin, la morale est oubliée et laisse le champ libre à l'amoralité. Bienvenue dans un univers kafkaïen, gris, maigre et osseux où une honnête femme, presque irréprochable, s'occupe avec amour (?) de son mari retraité. Vous serez d'accord avec elle, un homme ayant passé toute sa vie dans les chiffres a bien le droit de se reposer en paix, de se laisser dorloter par sa femme dévouée corps et âme à son bonheur, par cette épouse attentionnée qui ne demande qu'à se consacrer à son Marcelin. Protéger Marcelin de l'extérieur. Rien n'est plus important pour cette magnifique psychopathe de salon, pour cette belle folle du quotidien. Passer le troisième tiers de sa vie au chevet de son chéri. Une destinée. La grande qualité de ce roman est d'aller jusqu'au bout de la logique tordue qu'il propose.



On devrait vivre sous la terre, avec pas de porte et pas de fenêtre, dans un trou, et manger des racines, et s'arracher les yeux et se boucher les oreilles. [...] Je m'enroulerais comme une ourse, avec Marcelin entre mes pattes, comme un petit tas d'os, je l'enfermerais dans les plis de mon ventre et je lui donnerais ma chaleur. (p. 171)

Jamais l'auteur n'abandonne son personnage, qui assume la narration complète de l'histoire. Un trouble s'empare inévitablement du lecteur. Car le système de pensée qui anime le personnage est infaillible. Tout se tient, rappelant parfois les créatures d'un autre écrivain de l'amoralité, Patricia Highsmith. L'enfer est peut-être douillet.

La langue est simple, le rythme alerte, l'écriture, en général, efficace. Une seule ombre au tableau : l'auteur fait quelques plongées dans une syntaxe joulisante empesée de relatives qui brise le ton adéquat de son personnage, comme s'il prenait soudain conscience de son style au lieu de laisser aller sa plume déjà bien accordée.

On ressort stupéfait de ce monde où les pyjamas sont des monstres, les bébés des civets à badigeonner, les salles d'accouchement des abattoirs et les Tropiques des incinérateurs. De cet univers où l'on sirote son jus de café en relisant toujours les mêmes journaux, on tire une nouvelle certitude : l'âge d'or n'est pas nécessairement celui de l'ennui...

La petite culotte de Laelia

Le troisième roman traite d'une vocation de pilote, d'un dévouement à l'air et au ciel. De mémoire, Pierre Liman, véritable *alter ego* de l'auteur, raconte ses meilleurs souvenirs et histoires d'une vie passée sur le « plancher des anges ». *Le sourire de Laelia* — un livre qui porte mal son titre — est le second roman de François Canniccioni, auteur québécois d'origine française, lui-même pilote, à la base de la conception des tableaux de bord modernes.

Voilà un récit qui donne l'impression que son auteur a cent ans et qu'il a fait le tour du monde trois fois. Un roman où des tranches de vie et des anecdotes imagées sont mises en abyme dans un cadre plus général. Un vieux pilote fait un voyage vers le pays de ses origines, la Russie. Les histoires que ce voyage rappelle à son esprit sont racontées au lecteur.

On entrera dans *Le sourire de Laelia* un peu comme on écoute les souvenirs d'un grand-père marin. Il s'agit d'une histoire qui se raconterait et s'écouterait encore mieux qu'elle ne se lit... Mais qui risque de plaire aux pilotes et autres amants de l'air. La focalisation se situe dans le ciel, à vue d'horizon, à partir des nues souvent céruléennes. Le roman semble avoir été écrit d'un cockpit et raconte un grand pan de l'histoire de l'aviation européenne.

Or, *Le sourire de Laelia* souffre de quelques faiblesses majeures. Si la focalisation spatiale de la narration étonne et ravit, celle temporelle

souffre. Le choix des temps verbaux n'est pas toujours judicieux.

De plus, certaines histoires glissées en abyme ont une aura judéo-chrétienne qui peut s'avérer décevante pour la morale convenue qu'elles avancent. L'histoire des catacombes et celle de l'enfant malade sont placées sous le signe du bon Dieu. Et ces clin d'œil n'ont pas leur place ici.

Mais le véritable problème réside sans doute dans les nombreuses scènes osées qui ponctuent le roman. Que le personnage principal soit macho passe toujours. Les filles, dont l'âge tourne autour de quinze printemps, ont des jupes courtes, les seins en forme de poires, de minuscules culottes de la couleur du ciel et n'hésitent jamais à dévoiler un bout de chair. Féministes s'abstenir. Là n'est pas le plus grave. Écrire une scène salée, teintée d'érotisme, ne va pas sans risques et le plus grand piège est celui de tomber dans le cliché. Malheureusement, l'auteur tire très mal son épingle du jeu. Si les histoires crevant la trame du texte étonnaient par leur originalité et leur couleur, malheureusement, lorsqu'il est question de femmes, Canniccioni perd ses moyens et s'abîme dans du déjà-vu. Pierre Liman semble avoir été plus marqué par la petite culotte de Laelia que par son sourire, et cette courte scène, qui donne son titre au roman, n'occupe que le dixième de l'histoire.



François Canniccioni

XYZ. La revue de la nouvelle



Numéro 68:
**Jeunes
nouvelliers**



Recevez en prime

**Cet imperceptible mouvement
de Aude**
(valeur 14 \$) avec un abonnement
d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)	2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)	3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)
Individu	Individu	Individu
Canada 20 \$ Étranger 25 \$	Canada 35 \$ Étranger 45 \$	Canada 50 \$ Étranger 70 \$
Institution	Institution	Institution
Canada 25 \$ Étranger 30 \$	Canada 45 \$ Étranger 55 \$	Canada 70 \$ Étranger 80 \$

NOM : _____
 ADRESSE : _____
 VILLE : _____
 CODE POSTAL : _____ TÉL. : _____
 CI-JOINT : CHÈQUE
 NO : _____ EXP. : _____ / _____
 SIGNATURE : _____ DATE : _____

68

RETOURNER À : XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
 Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37 • Courriel : xyzed@mblink.net